

Exposition de photos en hommage à Nicolas Bouvier

Introduction d'Ingrid Thobois

Bibliothèque du Trocadéro, Paris XVIème, Mai 2003

Mon besoin de voyage, mon envie de mouvements me sont venus des livres, d'un livre en particulier : *L'usage du monde*¹, dont je m'avisai en 1999 au détour d'une exposition intitulée *Le vent des routes*, au Musée de la mer, dans le fort de l'île Sainte Marguerite. Une affiche avait attiré mon regard sur le port de Cannes. Une très belle photo, une silhouette vue à travers un pare-brise. Je pris le bateau. L'exposition aurait dû rendre un hommage à Nicolas Bouvier. Mais entre temps, la vie avait fait des siennes : Nicolas Bouvier était décédé en 1998. *Le vent des routes* lui rendait donc un hommage... mais posthume.

J'avais 19 ans et ne tenais pas en place. Ma « rencontre » avec Nicolas Bouvier releva d'une épiphanie. Des passages de textes côtoyaient de superbes photographies noir et blanc. Ca et là, des boîtes en fonte renfermaient des odeurs : bitume de Tabriz, thé de Chine, tandis que tous mes sens se délectaient du sort que venait de me jeter un homme pour qui les mots ne semblaient pas avoir de secret, un écrivain dont l'œuvre avait trouvé sa source dans une longue, lente et lointaine route vers l'Est.

Je me suis empressée d'aller lire la totalité de l'œuvre de Nicolas Bouvier, j'ai écouté les interviews qu'il avait données notamment à la Radio Suisse Romande, j'ai regardé je ne sais combien de fois *Le hibou et la baleine*². J'éprouvais un rare sentiment d'émerveillement et surtout celui de ne plus être seule. Un livre troublait particulièrement ma sensibilité : *Le poisson scorpion*³, suite géographique de *L'usage du monde*, raconte un homme perdu dans une « Ile maléfique » : l'occulte Ceylan.

En 1953, Nicolas Bouvier et Thierry Vernet, son « jumeau de cœur », quittèrent Genève « sans esprit de retour » au volant d'une Fiat Topolino. Ils avaient pour projet de parcourir la route vers l'écriture et la sagesse ancienne. Ils étaient déjà écrivain et peintre, dans l'affirmation respective de leur art. Ils n'avaient pas cinquante ans à eux deux. Un accordéon et un enregistreur Nagra dans le minuscule coffre de la voiture, ils traversèrent à petits pas la Yougoslavie de l'époque, la Turquie, le Pakistan, l'Iran du Shah, l'Afghanistan. Là, en haut de la passe du Khyber, les deux jeunes hommes se quittèrent. Thierry Vernet partit rejoindre sa future épouse Floristella au Sri Lanka. Nicolas Bouvier les rejoindrait par la route après une solitaire descente de l'Inde. Au total, le voyage s'étala entre 1953 et 1957.

J'ai lu l'œuvre de Nicolas Bouvier comme on se délecte d'un vin fin : doucement, en prenant soin de laisser les saveurs éclater une à une au palais. Chaque mot trouvait en moi une résonance exacte ; je découvrais un homme, une histoire, des pays, une façon d'être au monde surtout, un regard et sa restitution via une écriture acérée, précise, sensible, alternant sentiments et sensations pour dresser une parfaite cartographie d'un vécu intime. Nicolas Bouvier noircissait les pages comme il voyageait et comme il avait parlé : de tout son corps,

¹ Publié d'abord à compte d'auteur en 1963, éd. Droz, Genève

² Documentaire de Patricia Plattner, 1993

³ éd. Galland puis éd. Gallimard, 1982

en alerte, le regard vif, les mots disposés comme des notes sur une portée. A ce sujet, il parlait volontiers de polyphonie...

Le goût du voyage m'avait été transmis dans la petite enfance. A 20 ans, je me suis laissée pousser de bonne grâce vers l'ailleurs de Nicolas Bouvier. Têtue comme une mule, je voulais voyager seule et loin, vers l'Est. Naïve, je me voulais fidèle aux routes de *L'usage du monde*, du *Poisson scorpion*, du *Dehors et du dedans*⁴. Je suis partie seule le 7 septembre 2001, le mythe Bouvier chevillé au corps. Il m'avait fallu une année pour préparer ce voyage, cofinancé par la Mairie de Paris. Bien décidée à demeurer fidèle à la route que j'avais lue tant et tant de fois qu'elle m'était devenue familière dans la moindre de ses syllabes, je quittai Paris, me répétant les mots incantatoires : *L'usage du monde*... J'allais m'apercevoir sous peu que les géographies ne comptent guère, lorsque c'est sur la trace d'une philosophie de vie charnelle que l'on a décidé de s'embarquer. L'Autre, unique motif recevable à toute entreprise voyageuse, se rencontre pareillement en tous points du globe ; la sensibilité seule aura guidé mes pas, tandis que l'évidence se dessinait : rares sont les virages que l'on négocie équitablement avec l'existence, plus rares encore ceux-là dont l'on peut se targuer d'être maître. Quatre jours après mon départ, les attentats du 11 septembre firent basculer le monde – j'appris la nouvelle dix jours plus tard, de la bouche d'un garçon croate très blond qui vivait dans une pinède de bord de mer à côté d'un frigo rouillé.

Pas plus dans une géographie que dans les plis tièdes d'un sable ne se découvrent les empreintes de celui que l'on cherchait. Il faut regarder ailleurs : dans une lumière bleue, un sourire bien enfoui sous les sillons d'une peau, dans un *rien*, certainement, et au fil des battements d'un cœur dont je m'étonnai si souvent qu'il persiste à se battre. Tributaire du monde, je dessinaï ma route au regard du *11 septembre 2001*, survolant à regret le Pakistan et l'Afghanistan, rebroussant le chemin des Balkans et sautant à cloche pied par-dessus Belgrade et Sofia lorsqu'une poignée de maux à l'âme m'avait anéantie. Enfin, poussée par quelque sentiment par trop connu, après sept mois de route solitaire, c'est vers l'Afrique que je continuais le voyage.

En dix mois, j'ai soigneusement déconstruit le mythe Bouvier. J'ai touché du doigt l'envers d'une œuvre malencontreusement classée dans les rayonnages « récits de voyage ». Si Bouvier a en effet voyagé et s'il a bien sûr écrit le cœur de son œuvre à partir de cette route de quatre ans, rien n'est peut-être moins fictionnel que son œuvre. Chez Bouvier, le processus d'écriture intervient parfois 25 ans après la chose vécue (en ce qui concerne *Le poisson scorpion*) et fait quoi qu'il en soit basculer le socle de réalité dans la fiction.

Au-delà des pays, au-delà des routes qui les scarifient, c'est la distillation du réel par l'écriture que j'ai découverte en « suivant les pas de Nicolas Bouvier ». A se demander si mon voyage n'avait d'autre motivation (inconsciente) que celle d'aller vers la compréhension de ce qu'est une fiction. Expérimentant le voyage dans la solitude et les doutes vertigineux qui lui sont inhérents, j'ai démantelé le concept de récit, et touché du doigt la fiction. J'ai pris physiquement la mesure de l'écriture dans ce qu'elle a d'éminemment fragile : performance d'équilibriste oscillant entre des mouvements et des pôles contraires (le réel et l'invention, la documentation et le rêve). Bouvier excelle dans cet art.

Ici sont exposées quelques photographies prises sur cette route, entre septembre 2001 et Juin 2002. J'ai aujourd'hui atteint le seuil délicat où l'on réalise qu'autant de mois se sont écoulés entre son départ et son retour qu'entre son retour et son présent. Tous les voyageurs

⁴ éd. Zoé, Genève, 1982

connaissent cette étrange sensation de vie en accélérée tandis que le voyage était lent et précieux, que l'on faisait délicatement rouler devant soi de peur de l'abîmer. Il faisait ressentir de façon aiguë le prodige d'une succession d'instant. Sur la route, j'ai connu de ces émerveillements instinctifs et soudains. Également des gouffres à la hauteur des sommets de félicité. A l'image de l'existence, le voyage est une balance que l'on se doit d'apprendre à régler, répartissant les poids au mieux de l'équilibre, avec humilité. Nicolas Bouvier en savait quelque chose...

A travers ces photos choisies, c'est cette image de contrastes éperdus, de couleurs et de noirs, de lumières et d'ombres, que j'ai voulu rendre. Ce sont les hommes, surtout, qui ont capté mon attention et que j'ai le plus photographiés, parce qu'un paysage n'est jamais si beau que traversé par une silhouette.